

[Text]

reduced the entry requirements and cut down the benefit requirements. Then we have this present bill before us. I think that some day, and again I probably have done a very superficial study in comparison with you gentlemen, I taking all the factors into account I suggest that Canada is no longer giving the greatest benefit in unemployment insurance in the world.

Mr. de Puyjalon: Well, senator, the response to that can be on matters of detail, and I am sure that is not the purpose. Our thinking starts, perhaps, from a different premise from the thinking of a number of delegations that you will do doubt have before you. We are concerned with a healthy economy and a competitive country, and so often in the presentations or the positions taken on major economic issues, and this is one, those two factors are lost sight of. And what we are now facing in this country is some doubt as to our ability to pay for our programs. As a consequence of that we have to take a rather bold, new look at some of the decisions made in previous years, perhaps in better times when the prospects of prosperity were more enhanced. And we have to call them as we see them. In our industry we are not interested in unemployment; we are interested in employment. In order to generate employment we have to have investment, and in order to generate investment we have to have fiscal balance and fiscal responsibility both federally and provincially. In order to have fiscal responsibility you have to look at some of the programs, tough as that may be, because people become accustomed to benefits they have received for years. We have to say, as we would say to our own children, regrettably, "I would love to do that for you, but I cannot afford it." That is the issue here.

We operated this program up until 1971 with a 26-week eligibility requirement. Our people did not, in my recollection, and perhaps it is becoming faulty, suffer. The other thing that happened is that thing that are no longer being done today were being done then. The third thing that I can remember is the mobility of the workforce. I was one of them then, highly mobile and much younger. People went to jobs wherever they were. Those things have begun to disappear. The Fraser Institute study makes these points.

A former colleague in the public service, Simon Reisman, who has more recently become expert on automotive matters, but who at that time when he was deputy minister of finance and following that secretary of the Treasury Board, felt and has since expressed himself as part of the Fraser Study preamble, that the program was not only the most generous at the time, and that was in 1976, I think when Fraser published the study—it is in that time period anyway—but he felt that the program as amended in 1971 had had those detrimental effects. In our industry we can get into cases; we can see the detrimental effects in a particular case. But we can also see it in the broader environment. We do not see a rise in investment intentions or in investment decisions which would create employment as a first effect. We do not see that happening in 1979. We did not see it happening in 1978 or in 1977. We did not see inflation being wrestled to the ground, because we did

[Traduction]

supprimé les plus de 65 ans et les personnes à charge, et puis au bill C-27 qui a réduit les exigences d'admissibilité et les exigences de prestation. Puis est venu ce bill-ci. Je crois, et je précise que j'ai probablement effectué une étude très superficielle comparativement à la vôtre Messieurs, qu'à l'heure actuelle, compte tenu de tous les facteurs, le Canada n'accorde plus les prestations d'assurance-chômage les plus élevées du monde.

M. de Puyjalon: Eh bien, sénateur, pour répondre à votre question il faudrait entrer dans les détails et je suis sûr que ce n'est pas le moment. Notre réflexion part, peut-être, d'une hypothèse différente de celle d'un certain nombre de délégations qui viendront sans aucun doute comparaître devant vous. Nous nous préoccupons de la santé économique et de l'aspect concurrentiel du pays; nous déplorons que, si souvent, dans les exposés et les positions adoptées sur les grandes questions économiques, comme celles-ci, ces deux facteurs n'entrent pas en ligne de compte. Nous nous demandons à l'heure actuelle si nous allons pouvoir financer nos programmes. En conséquence, nous devons reconsidérer les décisions que nous avons prises les années précédentes, alors que la conjoncture économique était meilleure. Dans notre industrie, nous ne voulons pas de chômage, au contraire nous voulons créer de l'embauche. Pour ce faire, nous avons besoin d'investissements, et pour attirer ces investissements nous avons besoin d'un équilibre fiscal et de responsabilités fiscales, tant sur le plan fédéral que provincial. Pour avoir cette responsabilité fiscale, il faut examiner de près certains programmes, aussi dur que cela paraîsse, car les gens s'habituent aux prestations qu'ils reçoivent depuis des années. Nous devons dire à regret comme nous le ferions avec nos enfants: «j'aimerais beaucoup, mais je ne peux pas». Voilà la question.

Nous avons appliqué ce programme jusqu'en 1971 et suivi la norme d'admissibilité qui était de 26 semaines. Par ailleurs, l'on se permettait aussi de faire des choses que l'on ne ferait pas aujourd'hui. Enfin, il avait une certaine mobilité de la main-d'œuvre. J'en faisais partie à l'époque lorsque j'étais beaucoup plus jeune. Les gens se déplaçaient vers les emplois ce qui tend à disparaître aujourd'hui. L'étude de l'Institut Fraser en parle.

Un ancien collègue de la Fonction publique, Simon Reisman, devenu depuis expert en questions d'automatisme, mais qui à l'époque—lorsqu'il était sous-ministre des Finances et qu'il suivait le secrétaire du Conseil du trésor—estimait que le programme était très généreux (c'est-à-dire en 1976, lorsque Fraser a publié l'étude) en est venu à considérer, qu'une fois modifié, en 1971, il avait eu des répercussions négatives. Dans notre industrie, nous pouvons en voir les effets néfastes dans un cas particulier mais également dans un contexte plus général. Nous ne percevons pas une augmentation des intentions ou des décisions d'investir qui pourraient, comme premier effet, créer de l'embauche. Nous ne pensons pas que cela se produise en 1979, pas plus que cela n'a été le cas en 1978 ou en 1977. Nous n'avons pu non plus maîtriser l'inflation, car l'équilibre des responsabilités fiscales ne s'est pas fait suffisamment rapidement. Je me souviens du dernier discours qu'a prononcé le

position which for the federal government is not likely to change for a period of time.

financière qui, pour le gouvernement fédéral, ne changera probablement pas avant longtemps.